

pas, cette pauvre brigade !... C'était un étrange intérieur, bien curieux à observer que celui de ce camp construit à la hâte, camp de paille et de branchages, camp irrégulier, camp pittoresque, où les baraquements des officiers étaient confondues avec celles des soldats, où le feuillage des pins les plus rares et les plus précieux formait l'abri du simple fantassin, où l'on se chauffait avec le cèdre du Liban comme avec le hêtre indigène, où le chêne séculaire brûlait tout entier pour réchauffer les membres engourdis du pauvre soldat et pour faire cuire son modeste repas ; ce camp où les éclats de rire se mêlaient à ceux du canon qui ébranlaient le sol sur lequel nous étions couchés ; ce camp où Charlet venait puiser de si heureuses inspirations, où, assis en rond autour d'un immense feu de bivouac, les soldats se racontaient les fatigues de la veille et les travaux du jour, faisaient l'éloge du camarade mort glorieusement à son poste, le panégyrique ou la satire de leurs officiers, distribuaient les grades et les récompenses avec un discernement et une sagacité vraiment remarquables. Oh ! tout cela était bien beau, surtout pour moi qui débute dans la carrière.

Nos travaux se poursuivaient sans relâche, et le 3 décembre, à midi, nous pûmes ouvrir notre feu contre la citadelle. Alors ce fut un magnifique spectacle pour les yeux et pour les oreilles, que ces cent cinquante bouches à feu vomissant, de part et d'autre, la fumée et la mort ; ces officiers d'artillerie qui commandaient leurs batteries, à cheval sur les épaulemens pour mieux juger leurs coups et les corriger au besoin ; ces bâtimens qui s'écroulaient, ces édifices que nos bombes embrasaient et d'où s'échappaient en tourbillonnant des nuages de fumée ; et cet immense drapeau placé sur la grande caserne, qui, incessamment renversé par nos projectiles, était incessamment relevé par des hommes intrépides, pour être, l'instant d'après, soudroyé de nouveau ! Mais c'est la nuit surtout que ce spectacle était beau, quand l'obus rapide décrivait dans sa course une longue traînée de feu ; quand la bombe au vol pesant et lourd faisait frémir l'air violemment comprimé ; quand des paquets de grenade éclataient en même temps, comme le bouquet d'un immense feu d'artifice ; tandis que le bruit irrégulier de la mousqueterie se faisait entendre sans relâche et que le son grave et plein du canon formait comme une basse continue à ce concert infernal.

L'action principale, dans un siège, appartient à l'arme du génie ; les résultats auxquels on est arrivé si rapidement prouvent assez le talent du général qui a dirigé les travaux ainsi que le zèle des officiers et de des soldats qui l'ont secondé dans l'exécution de ses plans. Après le génie, l'artillerie doit aussi réclamer une large part d'éloges ; le temps et le terrain lui opposaient des difficultés immenses qu'elle a surmontées par sa persévérance, et, pour être moins prompts, les résultats qu'elle a obtenus ne sont pas moins décisifs. Le siège offrait à l'infanterie peu de moyens de se distinguer d'une manière spéciale, et néanmoins chaque régiment a payé son tribut de dévouement et de courage, soit en concourant aux travaux, sous la direction de l'artillerie et du génie, soit en demeurant pendant des heures entières exposé au feu de l'ennemi pour protéger les batteries et les têtes de sape. Dans cette courte campagne, on trouverait à citer bien des traits de sang-froid et d'intrépidité qui prouveraient que la valeur en France est héréditaire, et que les Français d'aujourd'hui sont les dignes descendans des vainqueurs de Bouvines, de Denain, de Fontenay, d'Hohenlinden et de Wagram. J'ai vu un soldat, un simple grenadier, grièvement blessé d'un éclat d'obus, refuser d'aller à l'ambulance, et, quelques instans après, tomber, frappé d'un coup mortel. Un autre, un canonier, reçut, en pointant une pièce de la batterie de brèche, une balle qui le traversa presque d'outre en outre. Ses camarades voulaient l'emporter. « Je n'abandonnerai pas mon poste, s'écria-t-il ; c'est ici que je dois mourir, dans cette batterie où mon frère servait cette même place où il est mort hier. Je veux mourir où le venger. » Et il continuait à animer ses compagnons de la voix et du geste. Sans doute son généreux dévouement aurait causé sa mort ; mais lui-même avait trop présumé de ses forces ; elles l'abandonnèrent, il tomba sans connaissance. Alors on put le conduire à l'ambulance, où les soins empressés des chirurgiens, pleins de zèle et d'habileté, conservèrent du moins ce brave à la patrie.

Mais, parmi les braves, une femme doit être placée en première ligne ; une femme, une cantinière du 25^e régiment, Antoinette Maron, a laissé bien loin derrière elle tous ceux auxquels le dévouement à la patrie, l'amour de la gloire et l'espoir des récompenses ont inspiré d'héroïques actions. Il me semble encore la voir, la bonne cantinière du 25^e, avec son chapeau noir et rond, son chapeau tout percé de balles, sur lequel le numéro de son régiment se détachait, en or, au milieu d'une couronne de lauriers ; avec sa fraise blanche, que ne déparait pas le sang des blessés qu'elle avait secourus, sa jupe de serge rouge, son caleçon de même couleur, ses longs cheveux de jais, ses grands yeux noirs, et tout cet air d'humanité qui respirait en elle. Qu'elle était admirable quand, au milieu du feu le plus violent, s'inquiétant ni balles qui sifflaient à ses oreilles, ni des boulets dont le vent la forçait à courber involontairement la tête, ni des bombes dont les éclats frappaient et tuaient à ses côtés, elle allait de l'un à l'autre, offrant et débitant sa marchandise, donnant gratis à ceux qui ne pouvaient pas la payer, secourant les blessés, encourageant les faibles, accordant un mot d'éloge aux intrépides, faisant tout la fois le métier de cantinière, de chirurgien, de soldat et d'officier !

Aussi comme on l'aimait dans l'armée ! comme on avait des égards pour elle ! Elle aurait pu laisser son tonnelet et ses bouteilles une journée tout entière dans la tranchée sans qu'il lui manquât seulement un petit verre de

genièvre. Les généraux la saluaient amicalement lorsqu'ils la rencontraient, et quand elle venait au grand quartier général, tous les brillants officiers d'état-major s'empresaient autour d'elle. Mais elle ne paraissait point étourdie de tant d'hommages ; elle semblait habituée à les recevoir. Cette femme étonnante était née pour la guerre.

Son amour-propre a dû éprouver une jouissance bien douce lorsqu'en présence d'une partie de l'armée on lui a décerné le prix de son courage ! Mais peut-être n'a-t-elle pas encore été récompensée comme elle le méritait. J'aurais voulu qu'une souscription en sa faveur fût ouverte par toute la France. Si toutes les mères dont elle a secouru les fils eussent apporté seulement le denier du pauvre, elle se fût trouvée riche pour le reste de ses jours. Il y a de ces récompenses nationales dont on ne devrait pas être avare, parce qu'en honorant le dévouement on lui donne des imitateurs ; c'est de l'argent placé à de gros intérêts.

Je manquerais à mon devoir d'historien exact et fidèle si je ne mentionnais ici, d'une manière toute spéciale, cette troupe d'élite connue sous le nom de *compagnie infernale*, qui se montra si digne de ce glorieux surnom, et qui rendit de grands et signalés services, surtout pendant la dernière période du siège. Les *infernaux* étaient des volontaires du 19^e léger, que l'on avait spécialement chargés de protéger les travaux du génie par un feu continu. Ces hommes intrépides s'acquittaient consciencieusement de leur mission ; toujours placés aux endroits les plus exposés, montés presque à découvert sur la banquette ou cachés jusqu'à la ceinture dans des trous de loup pratiqués à cet effet, ils ne souffraient pas que personne se montrât sur les remparts ennemis ; sitôt qu'un homme y paraissait, il était salué par de nombreuses décharges et ajusté avec une adresse et une précision telles qu'il était rare qu'il ne fût pas frappé.

Il faisait beau les voir tout noirs de poudre et de boue, quelquefois convertis de sang, enveloppés d'un épais nuage de fumée, trailler avec une constance admirable, sans que leur courage se démentit un seul instant, pendant la durée d'un service de vingt-quatre heures. Aussi comme ils se s'enorgueillissaient de leur surnom ! comme ils se redressaient en présence d'un officier supérieur ou d'un général ! et comme aussi officiers supérieurs et généraux leur prodiguaient à l'envi les encouragemens et les éloges ! J'ai vu le fils d'un des plus illustres maréchaux de l'empire s'honorer d'être compté au nombre des *infernaux*, et rivaliser de zèle et de dévouement avec eux, en venant comme eux faire le coup de fusil contre les tirailleurs hollandais. Honneur au duc d'Istrie, qui a si bien compris ce qu'il devait au beau nom qu'il porte et qui a prouvé que le sang du héros Bessières n'a point dégénéré dans ses veines !

II. ÉPIQUES HÉROÏCO-BURLESQUES.

Au milieu de cette sublimité d'horreur, parmi toutes ces scènes imposantes, il y en avait aussi quelquefois de vraiment comiques et qui provoquaient dans nos rangs de bons et francs éclats de rire. Un jour, ou plutôt une nuit, je ne sais quel régiment se trouvait de service. Je crois pourtant que c'était le 7^e de ligne ; les officiers du génie demandèrent quelques hommes de bonne volonté dont le concours leur était nécessaire pour exécuter certains travaux. D'abord cette réquisition faillit occasionner une dispute sérieuse ; on ne demandait que quelques hommes, mais tous étaient pleins de bonne volonté, tous donc voulaient en être et tous à peu près avaient des droits égaux à cet honneur ; je ne me rappelle pas trop comment on trancha cette difficulté, mais il me semble qu'on prit au hasard afin que personne n'eût le droit de se plaindre. Quinze hommes robustes, dévidés, prêts à tout, furent mis à la disposition du génie, et voilà mes gaillards, installés les uns sur des banquettes, les autres dans des trous de loup, qui se mettent à faire feu de toutes les manières, feu tribord, feu babord, feux obliques et directs, le tout pour empêcher l'ennemi de s'apercevoir que l'on travaillait à la construction d'un radeau à l'aide duquel on voulait traverser le fossé de la lunette Saint-Laurent.

Les officiers du génie, auxquels ces volontaires étaient fort utiles, leur donnèrent quelque argent pour les récompenser de leur zèle et les engagèrent à boire aux succès de nos armes, ce dont ils s'acquittèrent trop bien, car ils firent de si copieuses libations que bientôt la plupart de nos braves perdirent complètement la raison. Ils s'ennuyèrent de rester dans leurs trous de loup, et quatre d'entre eux, s'avancant tout à coup vers l'officier chargé de les surveiller, lui déclarèrent avec un sérieux comique qu'il faut en finir et qu'ils veulent prendre la citadelle.

— Parbleu ! mes amis, répondit l'officier qui s'apercevait de leur état, moi aussi je veux la prendre, et j'espère que nous y travaillons tous de la belle manière.

— Sans doute, lieutenant, sans doute ; mais cela ne va pas assez vite ; le siège n'a déjà que trop duré et c'est à nous qu'est réservée la gloire d'y mettre fin. Nous sommes Français et nous allons vous le prouver.

— Que prétendez-vous faire ?

— Prendre la citadelle, et voilà ! Mais quant à vous, lieutenant, ajouta l'orateur de la bande, cela ne vous regarde pas ; fermez seulement les yeux ; nous savons bien que vous êtes un brave, vous avez fait vos preuves ; mais respect à la consigne ! On vous a placé ici et vous ne devez pas abandonner votre poste. Seulement, si demain matin nous ne sommes pas maîtres de cette damnée citadelle, vous me rendez sur votre rapport :

« Manquent Pierre Bergeron, Jean P...ot, Eustache Bras-de-Fer et Jérôme Sans-Quartier, morts de la mort des braves. »

L'officier, voyant qu'ils avaient réellement pris au sérieux cette folle idée